

Ce sont là des êtres de beauté presque divins

par Claude Vigée

- 32 -

Chers amis¹,

je vis en cet instant une expérience doublement émouvante, faite de nostalgie autant que d'allégresse. La gratitude joyeuse s'y mêle au souvenir de tant d'êtres chers qui ont disparu. Parfois, depuis mon arrivée à Seebach ce beau matin d'avril ensoleillé, je me demande si je rêve, si mes grands-parents ne sont pas, eux aussi, présents avec moi aujourd'hui, dans ce lieu où ils ont vécu la plus grande partie de leur existence. Si quelque chose leur parvenait maintenant de notre brève visite à Seebach, la fête pour moi serait plus grande encore, comme aussi le regret de leur absence. Pour nos morts aussi bien que pour nous, les vivants aux heures si précieuses d'aujourd'hui, quelque chose a lieu dans le domaine de la pensée et du cœur. Je tâche de vivre chaque instant que je passe parmi vous avec une intensité extrême, grâce à une prise de conscience de l'événement d'une rare acuité. Un moment pareil à celui que je partage avec vous ce matin ne reviendra jamais : c'est un temps de rencontre unique, qui déborde largement le passé et le présent. Ma mère, vous le savez, est née dans cette maison, qu'elle n'a quittée, avec ses proches, qu'en 1910. Son frère aîné Emile, le père de ma chère Evy, que j'ai perdue il y a plus de deux ans déjà, y a vu le jour également. C'est de cette maison-là que je sors, moi aussi, du moins par procuration...

Dans mon enfance, je venais souvent avec mon grand-père Léopold, puis après-guerre, entre 1950 et la fin du siècle écoulé, avec ma propre famille, rendre visite à l'accueillante famille Weber, dont la petite maison si chaude, si hospitalière, est située presque en face de celle-ci, à une centaine de mètres d'ici.

Quand mon grand-père a dû, pour des raisons familiales et économiques, s'arracher en 1910 à son Seebach natal, il n'a jamais guéri de cet exil. Il a toujours gardé un regret douloureux, une nostalgie sans limites de sa vie ancienne à Seebach. Jusqu'à sa mort à Bischwiller en juin 1937, il est resté un authentique vieil enfant de son cher Seebach. Voilà pourquoi, dans ma propre enfance, il m'y emmenait en pèlerinage plusieurs fois par an. Moi aussi, entre sept et quinze ans, je venais partager un jour d'été ce qu'avait jadis été leur vie à tous ; la vie de mes grands-parents et de leurs cinq enfants élevés ensemble sous ce toit pentu ; comme avant le couple de Léopold et de Sarah, s'était déroulée dans le voisinage l'existence de leurs propres ancêtres sur des générations entières.

Tout cela me revient avec une force, une précision de la mémoire inouïes. Je me sens ici comme transformé en un autre, et un homme plus ancien encore, un témoin, en même temps joyeux et bouleversé par cette expérience nouvelle. Je vous remercie de tout cela. Vous m'avez fait une grande faveur, « une fleur », comme on dit si joliment.

1 Allocution prononcée le dimanche 19 avril 2009 lors de l'inauguration de la plaque commémorative sur la maison d'habitation des grands-parents Meyer et de la mère de Claude Vigée, qui y naquit en 1891.

Vous avez permis à tous ceux qui sont partis dans le ciel bleu là-haut, et aux proches, aux amis réunis autour de moi, de communier dans une sympathie spontanée, une vraie complicité d'esprit, une fidélité commune, à ce qui nous est le plus cher au monde : cette heure de vie goûtée sur la terre.

De toutes les forces de notre être, nous désirons appartenir à l'espèce si rare d'êtres humains que Goethe évoque avec amour et gravité quand il s'écrit dans un poème célèbre :

« *Edel sei der Mensch, hülfreich und gut!* » ²

Que la seule façon d'aujourd'hui soit celle de Goethe ! Que l'homme manifeste toujours sa noblesse intérieure, sa loyauté, sa joie et sa reconnaissance devant la vie qui nous est accordée gratuitement pour un peu de temps encore.

Seebach, le 19 avril 2009

2 Que l'homme soit noble, et bon !



Maison à Seebach. Photographie d'Alfred Dott.

Monsieur le Maire¹,

comment vous remercier d'avoir rendu cette journée possible ?

- 34 - *Ich bin sehr ergriffe un au sehr froh däss de lieve Herrgott mier d'Mejlichkeit un d'Kräft bett genn, so ebs noch én minem bohe Alter ze erlänve. Fer alles dess kànn ich Ihm un eich numme merci sawe. Jà, vielmols merci ! Gott behiet eich àlli, un gibt uns dezü noch e güedi Dür Länve, so länng wie's geht, so gsund un so munter wie mejlich... Ich hàb do in Seebach bitte wunderbàrer Abbril-morje verbroocht.*

J'en suis redevable à tous, mais aussi au miracle du beau temps soudain revenu, qui a transfiguré cette matinée, en faisant d'une simple cérémonie commémorative, d'une journée consacrée à la seule mémoire du passé, une heure bénie, un temps de merveille, de joie, d'éblouissement pour l'âme comme pour les yeux. Ce qui aurait pu être l'évocation mélancolique d'un monde disparu à jamais, – et c'est déjà beaucoup –, est devenu pour moi, j'espère pour vous tous, un événement actuel, vécu au présent.

Ce matin de printemps, nous sommes tous réunis ici sous le même soleil, notre regard illuminé par le même ciel d'un bleu profond qui nous soulève, nous emporte, nous attire plus haut : et c'est le ciel d'avril de Seebach !

Vous savez, quand mon grand-père maternel Léopold Meyer, âgé de cinquante-cinq ans, a quitté Seebach, plus ou moins forcé au départ par ses enfants devenus adultes, pour aller avec eux s'établir à Bischwiller, il ne s'en est jamais remis. Son cœur était resté ici, parmi vous. Il me racontait cela quand j'étais gosse. C'était drôle, j'en riais. Je comprends beaucoup mieux aujourd'hui ce qu'il voulait dire. Quittant Seebach à l'âge mûr, il est demeuré orphelin de son village natal, et ne s'est jamais adapté à Bischwiller, qui semblait être à ses yeux une étrange Amérique lointaine... Il a regretté Seebach toute sa vie. Je me souviens de la chanson qu'il improvisait dans son lit le matin au réveil, sous son grand *plumon* rouge rapporté du village perdu. En ces temps-là, les gens avaient encore des tables de nuit dans leur chambre à coucher. Dans le compartiment du bas, on casait le pot de chambre en faïence grise de Betschdorf, joliment décoré de fleurs bleues peintes sur ses bords comme à l'intérieur... Mais dans le tiroir du haut, à côté de son immense mouchoir jaune à carreaux, Léopold gardait pieusement un petit flacon de *schnaps*, du Kirsch de préférence, distillé avec les cerises du jardin de l'usine de son fils Emile : « *selbst gebrennt* ». Tous les matins, juste avant de se lever, dans sa chemise de nuit de lin blanc à liseré brodé d'un rouge vif, Léopold avalait une bonne gorgée de Kirsch familial bue directement à la fiole toujours pleine ; puis, la voix dégagée, il chantait à gorge déployée : « *Seebach, Seebach, du bisch mein Pàràdies !* ». Quelquefois, le refrain modifié se terminait aussi par « *Freiheit, Freiheit* »². Pour mon aïeul, Seebach et Liberté étaient des synonymes. C'est tout dire...

A l'époque, la chanson de mon grand-père me faisait rigoler. Si je l'évoque aujourd'hui devant vous, près de quatre-vingts ans plus tard, c'est en sachant qu'il avait bien raison, à sa manière. Quand il revenait ici, chez lui, c'était

¹ Allocution prononcée à la mairie de Seebach le 19 avril 2009.

² Seebach, Seebach, tu es mon paradis.

Liberté, liberté.

tout à coup un autre homme. Je m'en souviens comme si c'était hier : j'avais entre huit et dix ans au plus, quand j'allais en villégiature dominicale avec lui, loin des usines grise de Bischwiller, dans son paradis de Seebach retrouvé. On se rendait d'abord en visite chez ses anciens voisins, ses vieux copains, tous des gens de sa génération qui vivaient encore à l'époque, entre 1928 et 1936. Derrière leurs volets de bois peints mi-clos, les habitants regardaient marcher dans la rue les passants qui s'y promenaient sans crainte : il n'y avait que très peu d'autos à la campagne en ces temps-là ; de tous les côtés couraient librement les poules, les oies, les canards, parfois une chèvre blanche et brune échappée à l'étable mal refermée. Soudain, les volets s'ouvraient largement et les vieux de son âge criaient en pleine rue : « *D'r Lebold isch widder doo !* »³ Moi, qui déambulais à côté de lui, j'entendais fuser ces salutations avec surprise et amusement. Je saisis aujourd'hui, en même temps que leur caractère joyeux, l'aspect mélancolique, déchirant, peut-être tragique aussi, de ces retrouvailles tardives. Je refais ce matin une expérience semblable à celle de mon grand-père. A l'élan de la joie, se mêle, pour la tempérer, une certaine tristesse, le soupir mal étouffé de la nostalgie. Mais la joie l'emporte en moi sur la mélancolie. Cette grande joie, c'est à vous que je dois de l'éprouver ici. Je vous remercie de m'avoir accordé la citoyenneté d'honneur de Seebach : elle s'ajoute dans mon cœur à celle qu'a bien voulu me conférer, il y a longtemps déjà, ma chère ville natale de Bischwiller.

Je vous avais confié tantôt, Monsieur le Maire, que je distingue en moi deux racines spirituelles très différentes, mais complémentaires, en Alsace : la racine de Bischwiller et celle de Seebach. C'est pourquoi je me sens aussi chez moi parmi vous. Je me trouve un peu à la maison dans ces deux lieux à la fois. Au fond, un être humain, jeune ou vieux, où se sait-il vraiment et sûrement chez lui ? Quel est notre territoire réel, le lieu le plus intime où demeurer ici-bas ? C'est notre propre VIE, tout simplement ! Les autres patries terrestres vont et viennent : les gens de ma génération en Alsace ont assez payé pour le savoir, fussent-ils juifs ou chrétiens ! Ce sont les patries changeantes de ce monde sans permanence, des patries temporaires, passagères, guettées elles aussi par la mort, à l'affût partout. Mais ce qui est pour nous source de vie ultime reste, malgré tout, l'acceptation très humble de notre condition humaine. Celle-là ne passe dans l'au-delà qu'avec notre être même. Elle constitue la maison-mère de notre âme incarnée.

La journée vécue aujourd'hui avec vous signifie pour moi un de ces moments privilégiés où je me suis souvenu de la nature profonde de notre appartenance humaine.

Nous appartenons tous à la vie ; c'est elle qu'il nous faut défendre. Notre propre vie, celle de nos proches, celle qui nous a été léguée par nos pères et nos mères, – mes aïeux de Bischwiller aussi bien que ceux de Seebach. Avant toute autre obligation, nous avons la charge de promouvoir la vie, de la donner, de la transmettre, de l'éduquer, de la cultiver autour de nous, de la célébrer enfin.

Qu'est-ce qu'un poète, sinon un homme à l'écoute, qui à l'aide de ses propres mots, de la musique inscrite dans son langage, ose célébrer la vie, même au cœur de la tragédie, même au tréfonds de la tristesse inséparable de notre destin mortel ? Mon avant-dernier livre, paru en janvier 2009, s'appelle *Mélancolie solaire*. Le titre vous en révèle l'essentiel : c'est cette alliance paradoxale d'espoir lumineux et de souvenirs douloureux, de jour et de nuit, de nostalgie et d'attente, qui fait de nous des êtres humains. Je vous souhaite et je fais pour moi-même le vœu de poursuivre encore ensemble un bout de chemin. Sachons rester fidèles à cette double injonction. Jurons de tenir

notre promesse à l'égard du souvenir et de la mélancolie, tout en servant avec joie ce qui nous attache à cette vie si fragile. Plus important que toutes les autres vertus, me semblent être la fidélité problématique au monde qui vient, notre difficile espérance du temps futur. Devenons loyaux au germe de vie qui est en train de bourgeonner dans chaque créature terrestre. Comme à la campagne, autour de nous, bourgeonnent aujourd'hui en chœur les buissons printaniers et les beaux arbres fruitiers en fleurs – les pommiers, les cerisiers blancs et roses, vêtus comme des fiancés. Ce sont là des êtres de beauté presque divins, dont les racines cachées dans la glèbe portent tout à coup jusqu'au ciel leurs nouveaux germes de temps à venir et de jeune splendeur.

Comme nous l'apprend après Isaïe (IV, 2) le prophète Zacharie (III, 8) dans un célèbre verset de la Bible, l'homme providentiel que Dieu s'est choisi pour accomplir son dessein rédempteur ultime, Adonaï ne l'appelle-t-il pas « *Mon serviteur Germe* » ? Nous sommes toujours, en puissance ou en acte, « serviteurs Germe », les porteurs souvent inconscients de la volonté salvatrice divine.

Tâchons de rester jusqu'à la fin fidèles à cette mission, de nous conduire en bons et loyaux « serviteurs Germes » ! C'est la grâce que je vous souhaite.

à la mairie de Seebach, le 19 avril 2009



Vue de Seebach. Page de droite : Maison. Photographies d'Alfred Dott.



